

## Le chant du cocq

Depuis toujours, des historiens mais aussi des militants engagés dans la cause flamande se sont intéressés à l'histoire du mouvement wallon. Cet intérêt remonte aux origines même de cette histoire pour laquelle on trouve des informations parfois exclusives dans cette merveilleuse et précieuse chronique réalisée par Theophiel Coopman et consorts dès les dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup>

Par la suite, bien d'autres se sont penchés sur la question, à la fois dans une perspective militante – mieux connaître l'adversaire, le dénoncer – mais aussi historique et scientifique. Ces dernières années, plusieurs historiens flamands<sup>2</sup> ont contribué de manière essentielle à une meilleure perception de l'histoire du mouvement wallon qu'il s'agisse de son importance sur le plan historique mais aussi de ses rapports avec le nationalisme belge, de sa place dans certaines formations politiques ou encore de son processus d'identification.

Dans le même temps, l'histoire du nationalisme a connu un intérêt théorique inégalé et les études se sont multipliées en ce domaine. Elles ont contribué à un nouveau questionnement sur la nature même des mouvements, sur la notion de 'nationalisme', son essence, ses diverses typologies, entre approches ethniques et approches citoyennes... Elles ont obligé les historiens à 'revisiter' l'histoire des mouvements, à s'interroger sur leur typologie. Dans le même temps, les approches comparatives se sont multipliées et elles inclinent elles aussi à réenvisager autrement l'histoire de tel ou tel mouvement.

Toutes ces questions ne se limitent pas à un débat feutré entre historiens. L'histoire des mouvements 'nationalistes' ou 'régionalistes' interpelle aussi la société civile et le monde politique. Les prises de parole ou de plume ne sont pas

1. Voir T. Coopman & J. Broeckaert, *Bibliographie van den Vlaamschen Taalstrijd, Koninklijke Vlaamsche Academie voor Taal & Letterkunde*, Gent, dl. 7, 1874-1878 (1909); dl. 8, 1879-1882 (1910); dl. 9, 1883-1884 (1911); dl. 10, 1885-1886 (1914); T. Coopman & A. Siffer, *De taalstrijd, hier en elders*, Gent, dl. V, 1888-1889; dl. VI, 1889-1890; dl. XII, 1894-1895; dl. XIII, 1895-1896; dl. XIV, 1896-1897; T. Coopman & A. Siffer, *De taalstrijd, hier en elders, Nieuwe Reeks*, Gent, dl. I, 1897-1898; dl. II, 1898-1899; dl. III, 1899-1900; dl. VI, 1903.

2. Je songe tout particulièrement aux travaux et aux publications de Lode Wils, Louis Vos, Els Witte, Harry Van Velthoven, Kris Deschouwer, Jan Franssen et Maarten Van Ginderachter.

l'apanage des historiens. Mais évidemment, en principe, les motivations des uns et des autres sont fondamentalement différentes. Le politique intervient pour justifier ses actes, ses décisions et dans un processus de construction identitaire, il procède par (auto)justifications. Pour ce faire, il se sert notamment de l'histoire et des luttes passées. Quoi de plus naturel dès lors que d'essayer d'associer des historiens à cette démarche. Mais ce qui peut sembler légitime de la part du politique ne doit pas pour autant conduire l'historien à accepter de n'être que le faire-valoir de celui-ci. A chacun ses modalités d'action, à chacun sa fonctionnalité. Celle de l'historien est d'adopter une démarche critique, de s'interroger sur le sens des luttes et des enjeux du passé, de les replacer dans leurs perspective et contexte historique. Bien évidemment, les analyses qu'il énonce, ne doivent pas nécessairement 'plaire' au politique ni surtout lui servir de 'faire valoir'. Cette relation est d'autant plus difficile dans le contexte d'entités en devenir et dans une situation où les chercheurs se retrouvent, en termes de financement, directement dépendants de ces mêmes responsables politiques. Moins ceux-ci se sentiront portés par la société civile dans son ensemble, moins ils toléreront une démarche ouvertement critique dès lors qu'ils sont les bailleurs de fonds de certains projets. A l'inverse, dès qu'un processus d'identité semblera suffisamment ancré dans la société civile, les responsables politiques pourront se permettre d'avoir des intellectuels 'critiques' stipendiés par leurs soins. Ces remarques initiales ne sont sans doute pas superflues lorsqu'il s'agit d'établir un état des lieux historiographique du mouvement wallon.

C'est en effet à cette question sensible que s'attaque l'historien gantois Maarten Van Ginderachter. Dans un essai décapant intitulé *Le chant du coq*<sup>3</sup>, il s'est en effet attelé à une analyse rigoureuse des questions de "*Nation et nationalisme en Wallonie depuis 1880*" et, plus spécifiquement, aux éléments discursifs utilisés dans la rhétorique du mouvement wallon dans son processus d'affirmation et d'auto-identification. Son objectif est de démontrer les convergences entre mouvement wallon et mouvement flamand et donc de s'inscrire en faux sur le fait qu'il s'agirait de deux phénomènes aux profils bien différents et agissant sur base d'une représentation de la nation aux contours bien distincts. Pour ce faire, il recourt à une relecture de travaux récents consacrés à l'histoire du mouvement wallon mais surtout il procède à une critique transversale de *l'Encyclopédie du mouvement wallon*. L'auteur n'en est pas à son coup d'essai puisqu'on lui doit déjà un substantiel article sur cette même publication dans le dossier que les *Cahiers d'Histoire du Temps Présent* ont consacré à cette *Encyclopédie*.<sup>4</sup>

3. M. Van Ginderachter, *Het kraaien van de haan. Natie en nationalisme in Wallonië sinds 1880*, Gent, 2005. Ce texte a également paru en version française dans la série *Jan Dhondt Cahiers*.

4. Voir Dossier 'Encyclopédie du Mouvement wallon', in: *CHTP/BEG*, n°13-14, 2004, pp. 15-96. Le dossier comprend trois articles: outre celui de Maarten Van Ginderachter qui est un résumé de son essai *Le chant du coq*, le dossier comprend un article de Paul Delforge et un de Chantal Kesteloot.



*Encyclopédie du Mouvement wallon*, Charleroi, 2000-2001, 3 dln. [ADVN, LZ2.7]

Côté wallon, il est en effet courant d'opposer les deux mouvements, insistant sur le caractère ethnique du mouvement flamand d'une part et sur le caractère citoyen du mouvement wallon d'autre part. Cette dichotomie semble d'autant plus justifiée qu'au-delà de la Belgique, l'approche ethnique est plutôt l'apanage du monde germanique tandis que la démarche citoyenne semble surtout privilégiée par le monde francophone. Derrière cette vision figure bien évidemment une vision positive de soi et négative de l'autre, vision qui, à la fois, cadre dans l'espace belge mais aussi au-delà. Le nationalisme de type ethnique est associé à une approche exclusive et anti-démocratique (et donc à l'extrême droite) et le nationalisme de type civique à une démarche inclusive, ouverte et donc démocratique. Cette lecture ne se comprend que par rapport à l'image que la société wallonne s'est forgée d'elle-même, image qui se nourrit de stéréotypes négatifs de l'autre, puisés dans un registre à la fois politique et «ethno-communautaire».<sup>5</sup> Cette démarcation entre un nationalisme 'positif' et un nationalisme 'négatif' a récemment fait l'objet d'une relecture critique de la part de quelques grands spécialistes de la question qui ont montré avec pertinence

5. Voir A. Colignon & Ch. Kesteloot, "Nazis durant les guerres...". *La vision de la collaboration flamande en Wallonie et à Bruxelles*, in: J. Gotovitch & Ch. Kesteloot (dir.), *Occupation, répression. Un passé qui résiste*, Bruxelles, 2002, pp. 115-139.

combien cette opposition stricte était non fondée et combien chaque forme de nationalisme contenait à la fois des éléments de type ethnique et des éléments de type citoyen.<sup>6</sup>

Van Ginderachter épingle de nombreuses citations pour étayer sa thèse: à savoir, le mouvement wallon a et a toujours eu une composante 'ethnique' significative même si officiellement, il a toujours valorisé des idéaux plus 'positifs' de liberté et de démocratie. Difficile de nier en effet que du côté wallon aussi toute une rhétorique ethnique a été portée. Dès lors, ce qui pose plus problème, ce n'est pas tant cette dimension mais bien sa négation à la fois par les acteurs mais aussi par bon nombre d'historiens travaillant sur cette histoire. Il y a là un véritable questionnement qui mérite d'être creusé. Que les acteurs se cherchent une légitimité, rien de plus naturel mais que celle-ci soit reprise sans approche critique par des historiens mérite sans doute que l'on s'y attarde quelque peu. Dans son analyse, l'auteur utilise d'ailleurs pêle-mêle citations d'acteurs et écrits d'historiens sans toujours les contextualiser ou les identifier, ce qui ne facilite pas toujours la compréhension du propos. De toute évidence, l'historien n'échappe pas au contexte global, au discours dominant. Ce pays se nourrit de part et d'autre de stéréotypes. Ici l'auteur ne s'intéresse qu'à une face de l'iceberg. Pour comprendre pourquoi ce type de discours trouve écho auprès de certains historiens wallons, il me semble essentiel de resituer d'une part l'évolution de l'historiographie du mouvement wallon et d'autre part d'approfondir la question de l'historiographie du mouvement flamand de façon parallèle. Par ailleurs, pour bien comprendre les conditions de production d'une histoire scientifique, la question des rapports avec la société civile au sens large et les pouvoirs publics en particulier se doit elle aussi d'être creusée. Car *l'Encyclopédie* est le produit de l'évolution de cette historiographie qui reste en partie 'engagée' et révélatrice de l'attitude des historiens francophones par rapport au mouvement wallon.

Force est en effet de reconnaître que l'histoire du mouvement wallon n'a pas suscité le même intérêt de la part des milieux universitaires que celle du mouvement flamand. Or, cette attitude est significative et doit être prise en compte lorsqu'on analyse la production historiographique. Comme je l'avais déjà souligné par ailleurs<sup>7</sup>, on ne trouve pas, par exemple, d'équivalent à un Lode Wils du côté wallon. L'existence d'une telle personnalité, à la fois vu son caractère prolix et les analyses qu'il a développées, a suscité des 'contre recherches' dans l'ensemble des

6. Voir notamment T. De Meester, De exclusieve natiestaat. Pleidooi voor een constructivistische benadering van nationalisme en nationale identiteit, in: *BTNG/RBHC*, jg. 27, 1997, nrs. 3-4, pp. 473-547 et L. Vos, Nationalisme: Reflecties van een historicus, in: *BEG/CHTP*, nr. 3, 1997, pp. 291-320.

7. Ch. Kesteloot, Ecrire l'histoire du mouvement wallon. Une démarche historique et citoyenne?, in: *BEG/CHTP*, nrs. 13-14, pp. 17-44.

universités flamandes. Par ailleurs, pour la période 1945-2001, la part des mémoires de licence consacré à l'histoire du mouvement wallon et aux partis communautaires francophones représente à peine un peu plus de 5% de ceux consacrés à l'histoire du mouvement flamand et aux partis nationalistes flamands. De manière globale, l'histoire du mouvement wallon est nettement plus tardive que celle de son homologue flamand. Comme tout phénomène, il a d'abord suscité l'intérêt 'de l'intérieur' avant de susciter celui de la communauté universitaire. Et encore, ce dernier a été et demeure modeste. En poussant le trait très loin, on pourrait d'ailleurs presque dire que l'intérêt s'est d'abord manifesté côté flamand avant d'atteindre les historiens wallons. Il a fallu attendre les années quatre-vingts avant de voir la recherche démarrer véritablement. Et ce sursaut, dont *l'Encyclopédie* constitue un premier aboutissement – sa réalisation s'étale sur une petite quinzaine d'années –, ne semble malheureusement pas se poursuivre dans la durée: tout comme ce même constat a été dressé pour l'histoire du mouvement flamand, le mouvement des recherches s'est également largement ralenti côté wallon. Enfin, dernière différence à épinglez, il convient de rappeler l'absence d'une revue scientifique équivalente aux *Wetenschappelijke Tijdingen*. C'est dire si la situation et les conditions de production d'une historiographie de qualité sont sans doute nettement moins favorables du côté wallon qu'elles ne le sont (ou ont été) du côté flamand.

Il est dès lors une comparaison qui saute aux yeux: celle de la première *Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*. Par bien des aspects, *l'Encyclopédie du Mouvement wallon* s'en rapproche. Lorsqu'elle est parue, l'historiographie du mouvement flamand s'inscrivait encore largement dans une phase militante et des liens étroits unissaient recherche et engagement politique.<sup>8</sup> Ce n'est un secret pour personne que l'ombre d'Hendrik Elias et d'autres plane sur les deux volumes.

Cette 'proximité' entre la première *Encyclopedie* et certains acteurs politiques trouve son équivalence dans *l'Encyclopédie du Mouvement wallon* qui doit beaucoup à certains responsables politiques wallons lesquels ont agi, à la fois en des militants wallons mais ont aussi été les principaux bailleurs de fonds du projet.<sup>9</sup>

Toute historiographie s'inscrit dans un contexte sociétal. Si cette dimension n'est pas – loin s'en faut – la seule grille de lecture des productions historiques, il nous semble néanmoins qu'il s'agit là d'un paramètre essentiel. Cette 'inscription' dans un contexte particulier et les conclusions que l'on peut en tirer sur le plan de l'état de l'historiographie avaient d'ailleurs déjà été soulignées par Lode Wils dans

8. Voir B. De Wever, *Van wierooktot gaslucht. De beeldvorming over de Vlaams-nationalistische collaboratie tijdens de Tweede Wereldoorlog in de Vlaamse historiografie*, in: J. Art & L. François, *Docendo discimus. Liber amicorum Romain Van Eenoo*, Gent, 1999, pp. 607-614.

9. Voir à ce sujet les prises de parole de Robert Collignon et de Jean-Claude Van Cauwenberghe lorsqu'ils exerçaient la fonction de ministre-président de la Région wallonne, respectivement de 1994 à 2000 et de 2000 à 2005.

cette revue.<sup>10</sup> Malheureusement, Van Ginderachter – alors que son point de départ réside précisément dans les convergences entre les deux mouvements – ne s'étend pas sur ces questions et passe dès lors à côté d'un aspect, pourtant capital, de ce comparatisme. Il s'étend d'ailleurs plus longuement sur cette question dans une contribution ultérieure.<sup>11</sup>

A juste titre, Maarten Van Ginderachter met en exergue le peu d'écho de la production théorique sur le nationalisme dans *l'Encyclopédie du mouvement wallon* en particulier et dans la production relative à l'histoire du mouvement wallon en général. Force est de constater que cet apport théorique – largement dominé par le monde anglo-saxon – et les débats auxquels il a donné lieu a sans doute atteint plus tardivement le monde francophone. Plus globalement, un autre champ théorique a plus largement dominé le monde historique francophone: celui lié à toutes les questions de mémoire, non seulement à travers tout le pan de discussions et de publications suscitées par Pierre Nora avec la notion de 'Lieux de mémoire' mais aussi tous les débats générés par les enjeux mémoriels liés à l'héritage de la Seconde Guerre mondiale d'abord et du monde colonial ensuite. Ces débats sont d'ailleurs loin d'être clos. L'objectif de *l'Encyclopédie* s'inscrit par ailleurs clairement dans un autre registre: fournir non seulement un instrument de référence aux cadres et aux militants wallons mais surtout un outil pour l'ensemble de la société wallonne.

Maarten Van Ginderachter propose une lecture critique d'une série de thèmes et de notices clé tels la résistance et la collaboration mais aussi d'éléments caractéristiques d'une définition ethnique de la nation comme la race, la langue, le passé commun. A travers une série de faits et de citations, il montre de façon convaincante combien l'approche ethnique est également présente côté wallon. Il souligne combien le mouvement wallon est entièrement assimilé à la résistance et combien les phénomènes de collaboration sont occultés ou marginalisés. On ne peut que souscrire à l'analyse tout en considérant que, de fait, toute une série de mouvements de collaboration actifs en Wallonie, étaient effectivement extérieurs voire même carrément hostiles au mouvement wallon. Il n'en reste pourtant pas moins vrai que leur existence même a agi comme un aiguillon et a servi de stimulus à certains au sein du mouvement wallon. En outre, certains mouvements wallons de collaboration n'ont pas hésité à se servir de la rhétorique wallonne et de certains symboles wallons (comme le pèlerinage de Waterloo par exemple) pour brouiller les pistes. Enfin, quelques rares personnalités ont un authentique passé militant

10. L. Wils, Encyclopédie du Mouvement wallon, in: *Wetenschappelijke tijdingen*, jg. 61, 2002, nr. 1, pp. 48-50.

11. M. Van Ginderachter, Communautaire breuklijnen en de from below-aanpak in de historiografie van de Vlaamse beweging, in: *Wetenschappelijke tijdingen*, jg. 64, 2005, bijzonder nummer, pp. 80-90.

wallon et se sont clairement engagées dans la voie de la collaboration. Une notice qui aurait fait le point sur ces questions n'aurait donc certainement pas été superflue.

On sait combien l'imaginaire est un élément essentiel en termes de construction identitaire. *L'Encyclopédie du Mouvement wallon* passe largement à côté de cette question; un aspect qui n'apparaît pas non plus dans la lecture critique de Van Ginderachter. Pourtant, il épingle combien la vision de soi est nourrie de la vision de l'autre. Dans le cas du mouvement wallon, cet 'autre', c'est à la fois la Belgique francophone (*l'establishment* belge, les élites...) et le mouvement flamand. Or, aucune de ces notions n'est l'objet d'une entrée spécifique dans *l'Encyclopédie*. De même, autres absents: les francophones de Flandre. Or, il s'agit là d'un groupe qui a, à tout le moins, eu des relations problématiques avec le mouvement wallon. Sur toutes ces questions, l'analyse du discours et des prises de position successives est essentielle pour comprendre l'évolution sur la longue durée.

Il y a plus de dix ans déjà, lorsque j'ai eu le plaisir de préfacer la version française de l'ouvrage de Lode Wils, je relevais combien le fait d'écrire "*une histoire nationale acceptable par tous dans notre pays est désormais une mission impossible*".<sup>12</sup> Van Ginderachter pose la question en d'autres termes: "*Kortom, kijken Vlaamse en Franstalige onderzoekers op een andere manier naar het communautaire verleden van België? De vraag stellen, is ze beantwoorden en ik ben zeker niet de eerste die dit doet.*"<sup>13</sup> Il est clair en effet qu'on ne peut se départir à la lecture de cet essai, *Le chant du coq*, d'un sentiment de malaise. Il y a comme un effet 'donneur de leçons': partir d'une approche comparative, épinglez à juste titre les nombreuses lacunes et certaines 'dérives' de *l'Encyclopédie du Mouvement wallon* sans



Afdruk van het schilderij *Le Coq du Hardy* door Pierre Paulus, 1912. [ADVN, VPR1272]

12. Ch. Kesteloot, "Le regard de l'autre", avant-propos de l'ouvrage de Lode Wils, *Histoire des nations belges. Belgique, Flandre, Wallonie, quinze siècles de passé commun*, Ottignies-Louvain-la-Neuve, 1996, pp. 3-9.

13. M. Van Ginderachter, *Communautaire breuklijnen* [...].

pour autant procéder à une approche comparative de certaines productions relatives à l'histoire du mouvement flamand ou sans procéder par une mise en contexte globale – que l'auteur, nous l'avons souligné, ne manquera pas de faire ultérieurement – nous semble singulièrement réducteur. Il n'en reste pas moins que Maarten Van Ginderachter a, à juste titre, posé une série de questions qui interpellent, à la fois sur la pauvreté du débat théorique sur les questions d'identité nationale en Wallonie et en Belgique francophone mais aussi sur la nécessité de procéder à une relecture critique des fondements même de l'identité wallonne. Il y a là tout un programme dont on espère que le défi sera relevé à brève échéance.

---

**Chantal Kesteloot** (° 1963), docteur en histoire (ULB), est chef de travaux au Centre d'études Guerre et Sociétés contemporaines (Bruxelles) et rédactrice en chef des *Cahiers d'Histoire du Temps présent/Bijdragen tot de Eigentijdse Geschiedenis*. Elle a essentiellement publié sur l'histoire du mouvement wallon, l'enjeu bruxellois, la question des identités et la mémoire de la guerre en Belgique.